

Vendredi 25 janvier
Version française

LA CITATION DU JOUR

“ Je croirai à l'Europe quand je verrai un mauvais film turc à la télé à la place d'un mauvais film américain. ”

Jean-Luc GODARD

INFO FIPA 4

LE CHOIX DE LA REDACTION

De l'exception à l'exécution culturelle

Aujourd'hui à 10h30 aura lieu un débat organisé par la SACD et la SCAM. Au programme : la suppression de la publicité dans l'audiovisuel public, la réforme et la modernisation de la réglementation, le nécessaire soutien de la création française. Parmi les intervenants, nous compterons Patrice Duhamel, David Kessler, Dominique Richard, et Thomas Valentin. Venez nombreux.

Le journal du 21ème Festival International de Programmes Audiovisuels à Biarritz du 22 au 27 janvier 2008

RENCONTRE

Hunger auf spielen

Martina Gedeck, actrice allemande de rang international, a reçu hier soir l'EuroFipa d'honneur pour l'ensemble de sa carrière. La comédienne nous livre un fragment de son parcours et jette un regard sur la situation cinématographique en Allemagne.



Toujours en quête de nouvelles expériences cinématographiques, Martina Gedeck s'investit infiniment dans tous ses films. "J'ai pratiquement aspiré son personnage" déclare-t-elle à propos de son dernier rôle, Ulrike Meinhof.

Après des études de lettres et d'histoire, pourquoi vous êtes-vous dirigée vers le théâtre ?

Je m'intéressais beaucoup à la littérature mais je trouvais mes études trop théoriques. Je me suis

alors dirigée vers une école de théâtre. Le théâtre exige un travail du corps, ce qui m'avait manqué dans mes études précédentes, mais il requiert également une grande rigueur intellectuelle. Ma passion pour cette discipline est restée intacte. Même si je tourne beaucoup de films, je monte encore sur les planches.

On constate une évolution dans votre parcours, des comédies légères à des films de plus en plus sérieux. Est-ce un choix personnel ?

Je me suis toujours efforcée d'opérer une sélection dans les rôles qui s'offraient à moi mais lorsqu'on débute une carrière, l'éventail des propositions est moins riche. Les années 90 ont été marquées par un changement dans le paysage audiovisuel allemand. De plus en plus de films traitaient des sujets sociaux. Et comme je ne m'en sortais pas trop mal dans des rôles sérieux, on m'en a proposé davantage.

Vous commencez à bénéficier d'une reconnaissance internationale et vous recevez de plus en plus de propositions de réalisateurs étrangers. Que vous apporte de travailler

dans un autre pays ?

J'exerce un métier artistique et suis très exigeante. Quand je travaille à l'étranger, je rencontre de nouveaux réalisateurs, de nouvelles façons de voir le monde. Être actrice, c'est avoir la chance de pouvoir apprendre toute sa vie, d'évoluer en permanence. C'est un privilège mais c'est aussi un défi car j'estime que l'acteur a un devoir envers le public.

Que pensez-vous de l'évolution actuelle du cinéma allemand ?

Je le trouve très éclectique, comme un grand jardin qui serait confié à une multitude de jardiniers. Nous n'avons pas de système de financement centralisé comme c'est le cas dans d'autres pays. Je crois que cela favorise la créativité, et la créativité est justement la meilleure arme pour garder le cinéma en vie.

Grâce au succès du cinéma allemand ces dernières années, le regard du monde entier se tourne vers notre pays. D'un côté, l'investissement financier des étrangers soutient les productions nationales, mais d'un autre côté, quand l'art et l'argent se rencontrent, cela peut vite devenir dangereux. Par exemple, lorsque les investisseurs

choisissent d'imposer tel ou tel acteur ou réalisateur sans réelle connaissance du paysage audiovisuel allemand, cela peut nuire au film.

Quels sont vos projets pour les mois à venir ?

J'ai énormément travaillé l'an dernier, et désormais j'aimerais prendre un peu plus de temps pour moi. Cet été je joue au théâtre, puis j'ai prévu de tourner un film en Italie avec Sergio Castellitto (mon partenaire dans *Chère Martha*, de Sandra Nettelbeck). Nous jouons à nouveau un couple, mais cette fois un couple marié.

Propos recueillis par
Hendrik TELTAU
et Eliane VIGNERON



Hier soir était projeté, en hommage à l'actrice Martina Gedeck, le film *Hunger auf Leben*.

TELEVISION EUROPEENNE

Le modèle suédois

Cette année, le FIPA a souhaité mettre en lumière l'audiovisuel public suédois. Son crédo ? Qualité des programmes, et absence de publicité.

« Le genre de films que l'on voit au FIPA, tous les téléspectateurs en Suède peuvent les regarder depuis leur poste de TV. C'est le même niveau d'exigence. »

La couleur est annoncée par Paulette Olofson, du département des ventes de la Sveriges Television (SVT). Cette entreprise audiovisuelle de service public a été créée en Suède en 1956 et diffuse cinq chaînes nationales. SVT Europa est distribuée en Europe depuis 1997 et dans le monde entier depuis 2005. Son secret d'excellence semble simple : ni compromission ni complaisance.

SVT est en effet financée entièrement par une redevance obligatoire de quelque 200 euros par an. Le public suédois est consentant : la taxe est payée par environ 94% des foyers suédois détenteurs d'un poste de télévision. Forte de ce pacte, la télévision publique suédoise s'est émancipée des spots publicitaires. « Quand j'achète un film, je n'ai pas besoin de me demander s'il va plaire à un annonceur. Je ne pense qu'à la qualité du film. C'est une liberté de choix extraordinaire » résume Paulette Olofson. En plus, la programmation non commerciale de la SVT est protégée par une charte établie avec l'Etat suédois. Cette charte

garantit une indépendance totale à la SVT face à des groupes de pression politiques ou commerciaux.

La Suède a été remarquée et récompensée pour sa politique audiovisuelle éclairée. En 2008, SVT a remporté le prix Italia du meilleur documentaire, et plusieurs FIPA d'or ou d'argent dans les cinq dernières années. Le FIPA 2008 consacre une journée à cette télévision dynamique et profondément différente. En soirée, une table ronde menée par les principaux dirigeants de la SVT a lieu dans la salle des Ambassadeurs du Casino Municipal à 16h30. Un hommage et une occasion, peut-être, d'initier ensemble des projets.

Pour la France, SVT ressemble à la grande soeur qui a réussi. Et qui vient gentiment nous rappeler de ne pas rester avachis sur le canapé à regarder n'importe quoi à la télévision.

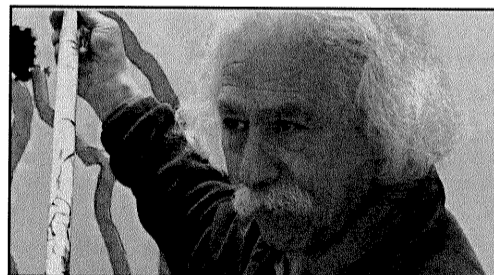
Marie-Gaëlle GRATEAU

Aujourd'hui, quatre films sont projetés au Casino Le Bellevue entre 10 h et 21h30. Gustav III : s äktenskap à 10h, Bergman Teatern, Fårö och Filmen à 14h, Det Nya Landet à 18h30, puis Blood Road à 20h30.

DOCUMENTAIRE

Jack Vanarsky, cinéaste ?

Marie Binet nous invite à suivre le travail d'un plasticien argentin de l'OUvroir de PEInture POtentielle. Déambulation dans un univers qui semble fort farfelu, à première vue.



Jack Vanarsky et son pinceau à deux têtes.

Loin de la baliverne, la réalisatrice prend avec nous le pouls d'une œuvre fascinante. Les esprits rationnels pourront être désarçonnés. Certains urbanistes ont par exemple été indignés par le projet de Jack Vanarsky de remanier le plan de Paris pour redresser la Seine. La Seine en redressement ou le chameau sans bosse. Vaste programme !

Animalamina n'est pas un film d'animation. Et pourtant, le travail de Vanarsky consiste à donner une âme et une respiration à des objets d'abord découpés en lamelles puis re-assemblés. Un moteur prête vie à chaque objet qui ondule lentement, lamelle après lamelle, au gré d'un métronome invisible quasi cardiaque : un buste de femmes, une langue charnue, une étagère, un livre. Tout s'anime et se déforme. Avec un étrange vertige provoqué par

un mouvement presque pervers, infini, on parvient à accepter qu'un objet respire. La musique du film ponctue ce bal hypnotique. « Le regardeur, nous dit l'artiste, est toujours en suspens en train d'attendre que ce diable de sculpture prenne sa forme définitive. Mais elle ne la prend jamais ». Animalamina est un film fantastique, littéralement. Quoi de plus fascinant et effrayant qu'un objet qui bouge de lui-même dans un mouvement perpétuel ?

Marie Binet dessine peu à peu une gémellité troublante entre l'oeuvre de Vanarsky et le cinéma : le mouvement et le temps, création d'une continuité ; le montage, véritable fragmentation puis reconstruction. A l'instar du monteur, Vanarsky, anesthésie puis réanime, morcelle puis recompose en s'appuyant sur la cinématique. Le mouvement cyclique de ses objets joue avec le temps. N'est-ce pas là l'essence du cinéma ?

Ce voyage immobile est un fragment savoureux de poésie ininterrompue, jusqu'à la séquence des Etats Généraux du Poil, qui arrive, si l'on peut dire, comme un cheveu sur la soupe.

Raphaëlle de CACQUERAY

Animalamina - Jack Vanarsky. Vendredi 20h, au cinéma le Royal.

Prénom Anna

Godard, l'amour, la poésie... Retour éloquent sur l'impact d'une rencontre particulière dans la carrière du cinéaste.

Critique, documentariste et ancien rédacteur en chef du magazine Court-circuit sur Arte, Luc Lagier nous livre un documentaire sobre mais captivant sur le premier fragment de la filmographie de Godard. L'œuvre de ce dernier qui débute en 1959, peut être découpée en quatre tranches de dix ans ; la Nouvelle

vague, les années militantes, la période néo-classique et enfin celle marquée par *Histoire(s) du cinéma* et placée sous le signe d'un engagement politique retrouvé. La première période du cinéaste est sans doute la plus connue et peut être la plus accessible : s'appuyant sur des genres codifiés – film noir,

comédie musicale ou documentaire – Godard suspend la narration par une accumulation d'annotations poétiques avant d'en reprendre le fil. Avec Godard, le cinéma devient moins narratif, mais gagne en romanesque. A l'image des cartons de *Pierrot le fou* : "Chapitre suivant. Désespoir. Chapitre suivant. Liberté..."

Godard, l'amour, la poésie... raconte l'histoire d'amour entre Anna Karina et Jean-Luc Godard qui nourrira les dix premiers films de la première période du cinéaste. Ou plutôt : Luc Lagier nous propose de réviser et d'éclairer une période très particulière du cinéma à la lumière de la relation Karina / Godard. En l'espace de cinq ans, d'*A bout de souffle* à *Pierrot le fou*, dix films voient le jour, tous appartenant à des genres ou des sous-genres différents mais participant aujourd'hui d'un même élan lyrique, irradié par le visage d'une femme – Anna Karina – omniprésent à l'écran. Il apparaît pour la première fois dans le deuxième long-métrage de Godard, *Le petit soldat*, un film d'espionnage sur la guerre d'Algérie dans lequel Bruno – Michel Subor – qui travaille pour une organisation d'extrême droite, tombe amoureux de Veronika – Anna Karina – qui travaille pour le FLN. Le film peut être considéré comme le premier vrai film de

Godard qui avait réglé ses comptes avec le cinéma classique dans *A bout de souffle*. Selon Lagier, c'est Godard lui-même, plus que Bruno, qui tombe amoureux de Veronika, dans le film et en dehors. Et c'est Godard encore qui filme entre Veronika et Bruno, l'un des plus stupéfiants coups de foudre de l'histoire du cinéma. Seul Wong Kar Wai a peut être réussi à relever le défi dans l'ouverture de *Nos années sauvages*.

Luc Lagier rappelle dans ce documentaire, au moyen d'interviews d'anciens collaborateurs de Godard – Coutard, Douchet, Bitsch –, les liens étroits existant entre la relation Karina / Godard et les sujets traités dans les films de cette période : *Le petit soldat*, la naissance de l'amour, *Une femme est une femme*, le domicile conjugal, *Vivre sa vie*, la cicatrice... Le film de Luc Lagier regorge de fragments d'analyses pertinents, à l'image de l'affiche animée d'*A bout de souffle* ou à l'aide d'anecdotes séduisantes : « On n'avait même pas de scénario et de toute façon s'il y avait un scénario, ce n'était jamais ce scénario-là qui était tourné » (Anna Karina, parlant de ses tournages avec Godard). *Godard, l'amour, la poésie...* nous prouve que la télévision peut parler intelligemment du cinéma.

Pierre Denoits



Anna Karina et Jean-Paul Belmondo dans *Pierrot le fou* (1965).

RENCONTRE

“Le fléau ? L'audimat !”

D'abord policier, Hugues Pagan a écrit plusieurs livres, et créé des séries comme *Police District* ou *Mafiosa*.

Que pensez-vous de votre rôle de juré ?

Je ne regrette pas d'être venu : l'ambiance est excellente, et cette idée de jury international pertinente. J'aime le fait de pouvoir sortir de la production française, et de découvrir ce qui se fait ailleurs.

Vous avez travaillé dans la police, vous écrivez des romans, êtes scénariste... quel a été votre parcours ?

Alors que j'avais 7 ou 8 ans, ma mère m'a convoqué, pour me dire de manière péremptoire que je serais écrivain. Je suis pourtant entré dans la police en 1973. Mais dès le début des années 1980, j'ai publié mon premier roman : j'étais alors le premier policier en activité également écrivain. Finalement, ma mère avait raison. Je peux d'ailleurs vous confier en exclusivité que l'un des personnages de ma prochaine nouvelle s'en inspire largement. A présent, je me définis comme écrivain-scénariste.

Le thème de la police revient très souvent dans vos romans, comme vos fictions.

Cela est exact, et la raison en est simple : il est plus aisé d'écrire sur ce que l'on connaît. Et pour pouvoir gagner sa vie, il est nécessaire d'être efficace : parler d'autres sujets, que je ne connais pas, serait intéressant. Mais cela nécessiterait beaucoup de recherches, et cela prend du temps. J'avoue cependant qu'en ce moment, j'aimerais traiter d'autres thèmes, et avoir la possibilité de m'exprimer sur des sujets différents... je suis en pleine réflexion.

Qu'est-ce qui fait, selon vous, une bonne série ?

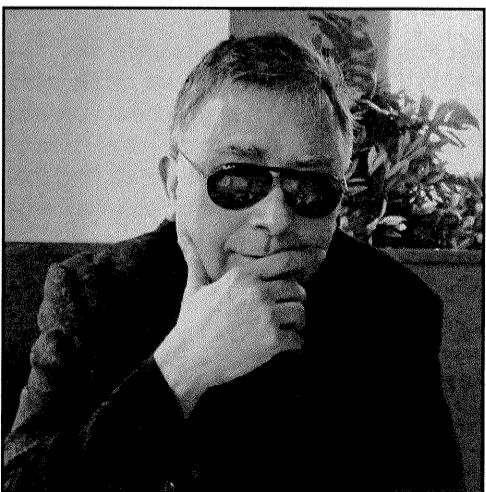
Travailler, et observer ceux qui ont mieux travaillé que nous me semble essentiel. Il y a également deux éléments importants : les moyens, et le talent. En France nous avons un réel problème de

financement, du fait de la friolité des producteurs, et de l'absence de structures. On peut d'ailleurs remarquer que s'il y a davantage de séries de qualité aux Etats-Unis, c'est grâce à la qualité des protagonistes, des scénaristes aux acteurs, en passant par les réalisateurs : une sorte d'alchimie s'y est mise en place.

Que pensez-vous de la suppression de la publicité sur le service public ?

J'en pense le plus grand bien. Même si c'est évident qu'ils veulent s'en prendre au service public. Mais j'estime que faire des fictions sans avoir de publicités, ce serait une bonne chose. Il reste cependant des interrogations quant aux moyens financiers. Je pense que de toute façon le fléau n'est pas tant la publicité, que l'audimat. Cela fait longtemps que je suis dans le métier, mais depuis cinq ans il y a une chape de plomb terrible sur l'audiovisuel français, entre la friolité des chaînes, le diktat de l'audimat, l'autocensure...

Propos recueillis par Esther BATELAAN



Hugues Pagan : écrivain, scénariste... et juré lors du FIPA.

NOUVEAU CINEMA POLONAIS

Tout l'univers dans une image

La grandeur majestueuse de la Mer Baltique, la douceur de la campagne polonaise, l'atmosphère surnaturelle de la gare de Varsovie et l'effervescence d'un match de football sont autant d'images qui ont marqué les spectateurs lors de la présentation des films.

Créée en 1948, l'école nationale de cinéma, télévision et théâtre est reconnue internationalement grâce à ses lauréats célèbres. Andrzej Wajda, Roman Polanski et Krzysztof Kieslowski en sont sortis. Stanislaw Szymanski, un professeur de l'école de cinéma de Lodz, précise que théorie et pratique se mêlent dans cette école qui fonctionne plus comme une grande famille que comme une institution prestigieuse.

Les films projetés hier soir, *Miasto Uciezki*, *Moj Brat*, *Pomiedzy*, *W Srodki Podrozy* et *Wazki* ont tous été réalisés par des artistes d'une vingtaine d'années et ont même séduit les spectateurs occasionnels. La qualité des images argentiques, d'impressionnantes plongées et contre-plongées, traduisent la complexité des personnages en seulement vingt minutes. Parfois, on en vient presque à croire qu'une série de tableaux passe devant nos yeux. Dans *Moj Brat*, la caméra est immergée dans un lac et filme le visage d'un petit garçon ; les couleurs se mélangent et donnent à l'image une singulière fluidité. Pour Szymanski, la création polonaise se construit autour d'une problématique unique, développée au sein du film, au fil des images. « Dans un monde qui nous bombarde d'images vides de sens, le cinéma polonais révèle la complexité de l'être humain et le dépeint avec dignité ». Il en ressort un aperçu de la diversité et de la richesse de l'humanité qui s'expriment à travers chaque regard.

Dans la même veine, assurez-vous de ne pas rater les films de l'école de Mexico, pour découvrir la façon dont ils éduquent le regard que porteront les futures générations d'artistes sur notre monde.

Nina DYK

Traduit par : Judith DOZIERES

FICTION

Verdict sur “Le septième juré”

Le cinéma se fait souvent le redresseur de torts des grandes institutions financières, politiques ou juridiques. Il rend justice à sa manière, plaide la cause d'individus englués dans la paperasse, dans les vices de procédure ou tirailés entre les intérêts politiques des uns et des autres.

« Le Septième Juré » d'Edouard Niernans s'attaque à un système judiciaire et politique où les autorités affirment que « l'ordre importe plus que la vérité ». Si le sujet n'est pas nouveau, le point de vue adopté ici s'avère original : un assassin se retrouve juré au procès de son propre crime et tente de disculper un jeune algérien accusé à sa place, ce qui n'est pas gagné dans une société gangrénée par l'amertume et le racisme, en cette fin de guerre d'Algérie.

La direction d'acteur est le point fort du film. Edouard Niernans colore le jeu des figurants de petites touches burlesques créant ainsi un contrepoint à la toile de fond sombre du film. L'association des contraires s'avère souvent féconde et c'est le cas ici. Et comme on ne change pas une équipe qui gagne, Edouard Niernans, rejoue la carte du paradoxe en mettant en scène un assassin altruiste (Jean-Pierre Daroussin). Ceci étant, la direction d'acteur dérape lorsqu'il s'agit de représenter la femme de ce dernier. Pourtant sa caractérisation avait tout pour donner lieu à une interprétation réussie. Cependant, la tension scénaristique reste intacte.

Laure LARRIEU

Rédacteurs en chef

Isabelle Labrouillière, Christine Decognier (ESAV)

Les étudiants de l'ESAV (UTM)

Raphaëlle De Cacqueray, Pierre Denoits, Judith Dozieres, Kevin Favillier, Thomas Hatcher, Laure Larrieu, Hendrik Teltau, Eliane Vigneron

Les étudiantes de Dickinson College

Nina Dyk, Lindsay Fuchs, Diane Lazar, Olivia Mastrangelo, Miriam Weiner

Les étudiants en master journalisme de l'IEP Toulouse

Esther Batelaan, Guillaume Desjardins, Marie-Gaëlle Grateau

Secrétaires de rédaction

Esther Batelaan, Miriam Weiner

Imprimé par

ILM Editions, contact@ilm-editions.com